

LES GRANDS GUIGNOLS

POUR LOHENGRIN

Si l'on obtenait un avis favorable à *Lohengrin*, soit de Charles Terront, soit de quelque grand-duc qui en ce moment partage avec le champion de France la faveur populaire, peut-être la représentation de l'Opéra aurait-elle chance de s'achever paisiblement. Mais sans cette caution morale, il se pourrait qu'il y eût charivari dans la rue par la ligue des mitrons et le chœur hululant des gâte-sauces. Après une première soirée accidentée, d'ordre difficile, le ministère capitulerait devant les menaces de la seconde et réclamerait du patriotisme des directeurs l'abandon de ce spectacle dangereux et de deux cent mille francs de dépenses. Cela s'est vu; ni Lamoureux, ni nous ne l'avons oublié. Telles furent naguère les exigences de la politique et d'un certain patriotisme, les conséquences d'intrigues et de haines sournoises uniquement inspirées par des raisons d'intérêt.

Assurément, je ne m'attendais point à reprendre la parole pour cette représentation disputée comme je le fis naguère avec une passion brûlante contre tant d'injustice et de sottise. Qui m'eût dit, il y a un semestre, que j'approuverais et soutiendrais MM. Ritt et Gailhard, que je les féliciterais d'une tentative à la fois habile et intéressante, m'aurait singulièrement étonné... Et, en bonne justice, je suis obligé de convenir que le projet de mettre *Lohengrin* sur la scène de l'Académie nationale fut plein d'adresse et de malice. C'est finir par un coup d'apparente audace qui achèvera de discréditer le vieux répertoire et obligera le prochain directeur, M. Bertrand, à faire nouveau.

Pour le moment, en ce qui concerne *Lohengrin*, le succès moral et matériel sera considérable, à moins de tapage dans la rue et de poltronnerie inadmissible du gouvernement. Cet opéra romantique, qui date de cinquante-deux ans, est accessible à tout le monde; s'il vaut par l'inspiration, la couleur poétique et le sentiment pittoresque, il est coupé selon la forme consacrée et ne diffère pas de ce que le public parisien a accoutumé d'entendre.

d'aimer et d'applaudir. Il n'est pas donc ceux que *Lohengrin* ne soit d'une audition moins ardue pour un profane que les plus récents ouvrages symphoniques des maîtres français. Ainsi nos bons Parisiens assistant à l'exode du chevalier du Cygne, croiront faire acte de révolutionnaires musicaux quand ils approuveront seulement une œuvre ancienne conforme à leurs tendances et à leurs goûts. Je n'entends point par cette observation rabaisser cet opéra d'une conception si haute et d'une émotion si intime; je veux montrer comment il vaincra purement les résistances des auditeurs les plus rebelles et dissipera les préjugés des plus ignorants. De ce succès résultera l'avènement d'œuvres plus complexes et plus neuves du maître, le renouvellement du répertoire de l'Académie nationale où, à côté d'opéras auquel le public est attaché comme les *Huguenots*, *Guillaume Tell*, le *Prophète* et *Faust* pourront être placés *Lohengrin*, les *Maîtres chanteurs* et peut-être un jour la sublime merveille *Parsifal*!

On dit que certains éditeurs, propriétaires de partitions anciennes, s'efforcent de repousser *per fas et nefas* les œuvres de Wagner et n'entendent point partager leurs bénéfices avec cet hôte nouveau. De là une guerre mesquine, sans loyauté, menée contre les interprètes et le chef d'orchestre. Quelques musiciens (1) s'ajoutent aux mécontents et aux jaloux; M. Emile Pessard est du nombre et son argument de dernier ressort consiste à affirmer que *Lohengrin*, tout désigné pour l'Eden, est déplacé à l'Académie Nationale, théâtre subventionné. Or, au moment où Charles Lamoureux tentait rue Boudreau sa fondation vaillante d'art, l'un des plus acharnés contre la représentation de *Lohengrin* était ce pasalors Emile Pessard? Ce compositeur éminemment français voudrait-il réduire l'Académie nationale à la seule exécution des Tabaradinades?

Le chef d'orchestre, notre courageux ami, Charles Lamoureux, n'est pas non plus à l'abri des taquineries; les uns lui refusent le talent nécessaire à la conduite de son orchestre, ce qui est un comble, les autres le montrent en hostilité déclarée avec ses musiciens, prenant leurs désirs pour des réalités. Lamoureux ne fait que rire de ces petites histoires; il en a vu bien d'autres; il a gardé la collection des lettres anonymes, des menaces sans signatures qu'il souffrit jadis, — et quelles lettres, et quelles menaces. Ici on lui promettait, le soir de la première, de jeter une bombe dans la salle, là on annonçait qu'on ferait sauter sa maison, une troisième avertissait le père que s'il prenait sa place au pupitre, du vitriol serait jeté à la figure de Mlle Lamoureux. Ah! les insulteurs anonymes ne se refusent rien, mais l'on se mitridate contre ces carrés de papier noircis par des gueux, on hausse les épaules, et l'on continue sa tâche.

Il n'est pas sans amusement de connaître à quels mobiles obéissent les tapageurs de la rue et combien sont éclairées leurs passions. Le soir fixé pour la seconde représentation de *Lohengrin* à l'Eden, qui n'eut pas lieu, un de nos amis rencontre rue Boudreau certain brave ouvrier forgeron qu'il connaissait.

— « Eh bien ! que faites-vous, mon ami, lui dit-il, rentrez donc chez vous. »

— « Monsieur, on m'a dit qu'il allait sortir de là, (il montrait l'Eden) un nommé Lougrain qui est Prussien, je veux lui casser la gueule. »

HENRY BAUER.

P.-S. — Mon récent article sur l'honorable du Gymnase « *Je ne suis pas vertueux, mais je n'aime pas les choses sales* », m'a valu de nombreuses lettres. Je remercie mes bienveillants correspondants et prie M. X. Z. de venir causer avec moi.

M. Fabrice Carré a pris le parti de se fâcher de la question « malveillante », dit-il, que je lui ai posée. Il me le témoigne par une note imprimée, et par une missive *ad hominem*. Je n'insisterai pas sur ce sujet qui lui est désagréable, je ne lui répliquerai pas du même ton. Il faut pardonner à qui défend son intérêt et sa gloire. Je déclarerai même, s'il lui plaît, qu'il ne confia jamais ni à moi ni à personne ses doléances sur ses droits sacrifiés et je lui donne acte de sa protestation.

Mais, hors de la personnalité de tels ou tels auteurs, plus ou moins autorisés, la question reste entière. Les directeurs malins se jouent de leur charte avec la Société des auteurs et imposent à leurs fournisseurs de pièces des réductions de droit qu'ils empochent. Les écrivains sont assez faibles, assez dénués de talent et d'énergie, pour souscrire à de tels trafics, pour se laisser spolie effrontément. Durant la période de l'Exposition, un malheureux vendit pour un salaire dérisoire certaine machine scénique à un grand théâtre, qui fit plus d'un million de recette.

C'est au comité de la Société des au-

teurs qu'appartiendrait la punition de tels abus; mais annihilé par des influences judaïques, le comité sait l'iniquité et la tolère. Il est donc utile de donner à cette question la publicité du journal pour que les auteurs anciens et nouveaux sachent comment sont défendus leurs intérêts.

H. B.

LES VOLEURS DU SOLDAT

On aura appris avec plus d'indignation encore que de surprise, que des cultivateurs et des marchands, abusant du passage des troupes dans leurs bourgs pourris, ont vendu leurs denrées à des prix inabornables. Tous les ans c'est à peu près la même chanson au moment des grandes manœuvres.

Je ne plains pas les *snobs* qui se font plumer par les hôteliers de Trouville et les aubergistes de l'Helvétie. Les *snobs* gâtent toujours nos affaires. Quand un peintre découvre au bord de l'eau un cabaret où la friture est d'or et le vin de rubis, le *snob* accourt et tout est fini. L'auberge est transformée en hôtellerie. Des garçons très sales, à l'instar des garçons de Paris, remplacent les petites bonnes jolies et prestes. L'âtre enfumé a été démoli et la massive commode en fonte, connue sous le nom de fourneau économique, élabore toute la gargoterie moderne aux sauces variées de nom et d'aspect, mais désespérément uniformes de goût et d'assaisonnement. Du moment qu'il y a des touristes assez bêtes pour se bousculer et s'entasser dans des stations encombrées par la *gentry*, les hôteliers n'ont point tout à fait tort de les étriller à tour de bras. Je ne plains pas le moins du monde les gens qui, sachant qu'on les fera coucher sur un grabat pour les empoisonner le lendemain des plus abominables ratatouilles, bouclent résolument leurs malles et se hâtent vers le lieu de torture comme s'ils couraient à un pèlerinage de plaisir, d'art ou de foi. Les *snobs* sont inconstants, la vogue est éphémère. Les hôteliers qui ont du nez se le répètent, et, s'ils oublient trop souvent de corser leurs jus, ils réparent soigneusement l'omission fâcheuse en corsant redoutablement l'addition. Ce commerce de brigand enrichit facilement son homme et tout est pardonné à qui sait faire sa fortune en un temps où le mépris de la pauvreté est absolu.

Mais il y a une différence entre la coutume que suivent les aubergistes de détrousser des voyageurs qui en exultent d'orgueil et la prétention affichée par quelques mauvais courtards de boutique ou quelques manants crasseux de mettre en coupe réglée la bourse du soldat qui manœuvre.

L'industrie privée trouve son compte à ces immenses mouvements d'hommes et de chevaux. On ne lui demande pas de dépouiller son esprit de lucre ni de faire œuvre de désintéressement. Ce serait trop délicieux ! Elle peut vendre paisiblement à bon compte ses vivres, ses boissons, ses fourrages. Personne ne réclamera.

Ce qui est odieux c'est de voir d'atroces fripouilles profiter d'une situation obligatoire pour rançonner des gens qui ne peuvent se passer de leur industrie et qui les débarrassent, sans sourciller, de tout le stock de rossignols fatalement amassés dans la stagnation morne du commerce nul des bourgades. Des plaintes ont été portées contre des mandrins de cet acabit par quelques soldats exaspérés. L'autorité militaire n'a pu que poster une sentinelle à la porte de ces filous et en interdire l'accès à la troupe. Le châtement n'est pas suffisant.

Je ne suis pas un chauvin. Je ne dirai point que ces épiciers ou ces paysans trop cupides sont des criminels ou des traîtres. Je les tiens simplement pour de très vilaines gens et je le leur déclare avec une allégresse véritable. Au moyen-âge, où l'humanité était moins hypocrite, des chefs de troupe eussent exhibé ces bons-hommes au pilori après les avoir fait fouailler. Le pilori et les verges étaient le bonnet d'âne et la fessée appliquée à de grands enfants qui commettaient des imbécillités. Exploiter rudement les soldats est, en effet, un acte odieux et bête à la fois. Les mêmes patentés qui se sont amusés à ces exactions auraient versé aux troupiers le vin à pleines cruches si leurs boutiques avaient été menacées par une grève ou une émeute.

Ces faits n'ont pas eu un caractère général. Ils ont été assez fréquents néanmoins pour être cités par les journaux. Il ne faut plus qu'ils puissent se renouveler. Les hommes appelés sous les drapeaux font à la défense nationale un lourd et coûteux sacrifice; beaucoup d'entre eux vivent au jour le jour du seul produit de leur travail.

Il ne faudrait point voiler la vérité sous